

Balade
entre
deux
temps.

*Balade
entre
deux
temps.*

*Impressions
de
voyage.*

*Anti-Atlas
Maroc
novembre
2014.*

*Claude
Roure.*

Maroc.

Au Sud de la vallée du Souss, qui vient buter à l'Ouest sur la ville d'Agadir et sur la côte atlantique, le massif de l'Anti-Atlas étale ses plateaux, ses falaises et ses ravins entre 500 et 2300 m d'altitude.

Rougis par l'oxyde de fer, des calcaires fracturés aspirent les eaux, que des marnes jaunes bloquent un peu, en bas dans des lits d'oueds.

Difficile de vivre dans ces territoires d'aridité, même en se contentant de peu ; de ce tout petit peu que la nature veut bien rendre au travail patient des habitants berbères, les chleus.

Un enchevêtrement de raides montagnes parcourues de multiples sentiers escarpés où cheminent les gens et les bêtes pour descendre vers palmeraies et oasis pour cultiver plus près de l'eau.

Et puis remonter dans un des innombrables hameaux là-haut, plus haut encore, pour se retrouver dans les maisons-forteresse qui semblent immobiles dans le temps.

**Pourtant, passe le temps ;
demain ne sera pas hier.**

Pages suivantes :
images
et ressentis
d'un étranger qui passait brièvement par là.

Balade entre deux temps.

Du temps il en faut, à Fatima.

Ce matin, elle est descendue en bas dans la palmeraie, comme on avait convenu hier soir ; car il fallait aller y chercher des branchages pour rénover la litière du petit âne.

Le vaillant bourriquot, c'est lui-même qui remontera sa couche. On a posé en travers deux grands couffins sur sa croupe.

Ils sont tressés avec des feuilles de palmier.

Dans ces deux grandes poches, on bourrera de la luzerne, qu'on fait pousser dans les champs de la famille. Ça lui fera de quoi manger pour quelques jours.

La nourriture est chèrement gagnée pour lui et pour les humains, qui vivent sur cet anti-Atlas marocain.

Fatima a revêtu une belle robe rouge parsemée de roses verdâtres, qui lui tombe jusque sur les chevilles. Elle porte un gilet de laine de brebis, rouge aussi, avec des broderies sur les pourtours des manches et du col.

Elle a ceint sa tête d'un très long cheich blanc, pour se protéger du soleil, mais aussi pour le refermer sur son visage qu'il faut cacher au regard des hommes qu'elle croiserait.

Elle porte au poignet son bracelet des jours ordinaires.

Car ces beaux habits-là, bien propres et éclatants comme neufs, ne sont pas ceux des fêtes. Ils sont simplement ceux des jours de tous les jours. On s'habille dignement chez les femmes berbères.

Pour descendre vers la palmeraie, il y a le sentier, abrupte.

Heureusement, son hameau n'est que trois cents mètres plus haut, sur le bord d'un plateau. Il faudra tout de même plus d'une heure au pas mesuré de l'âne.

Pour d'autres bourgs bâtis plus haut dans la montagne, c'est le double, même plus, qu'il faut descendre pour aller aux champs chaque matin.

Ça en fait du temps ; pour rien, diraient certains.

Le sentier se faufile sur les promontoires de calcaires et les flancs d'éboulis et de glaises jaunes.

Il se tortille en virages serrés en pentus.

Il s'éboule parfois sous les pas. Il faut souvent recaler les sommaires murets de pierres empilées et remonter la terre ; il faut ôter les trop gros cailloux.

L'âne est bien courageux et hardi ; mais il ne faudrait pas qu'il glisse et se casse le cou. C'est trop précieux un âne. Aucun quad ou 4x4 ne saura le remplacer ; tant qu'on vivra là.

Fatima est descendue.

Il faudra remonter :

Encore plus de temps.

Elle aura bien rempli sa demi-journée.

Elle aura travaillé son champ.

La parcelle familiale est en longueur, comme toutes celles des voisins.

Car la communauté a organisé le partage des terres fertiles de la palmeraie de façon équitable. Les champs commencent en haut, juste sous le canal d'irrigation, et finissent au bord de l'oued.

Ce petit aqueduc en maçonnerie est aménagé et entretenu par la collectivité ; car l'eau précieuse est un don de la nature - qui en est bien avare- qu'on ne peut s'approprier égoïstement. C'est affaire de culture millénaire.

L'eau est captée haut dans le vallon, où courrait l'oued si l'on ne l'avait pas ainsi capturé.

Il ne reprendra une éphémère liberté que lors des grands orages.

Parfois, les pluies seront tellement abondantes qu'elles déborderont et remonteront dans les parties les plus basses des parcelles.

Mais, puisque elles sont tracées toutes parallèlement, aucune famille ne sera plus pénalisée que la voisine ; les eaux inonderont -et fertiliseront- des surfaces équitables.



La surface arable est définitive. Il n'y a plus rien à exploiter dans cette plaine de dimension réduite. De plus, il faut laisser une large place à l'oued, pour qu'il puisse s'ébattre à son aise lors des grands déluges.

Chaque famille a sa parcelle, et pas plus. S'il y a plus de fils qu'à la génération précédente, il faudra la découper, toujours

dans la longueur. S'il n'y en a vraiment pas assez, on peut tenter d'immigrer en ville ; ou plus loin. On dit qu'on vit plus aisément, ailleurs. C'est parfois vrai ; quoique...

Dans la palmeraie, chacun utilise son droit sur l'eau en ouvrant une vanne pendant un temps défini.

Elle court alors dans les rigoles zigzaguant entre les champs légèrement étagés sur la faible pente. Des pierres plates mobiles calées par de la boue dirigent là ou ailleurs le sang de la terre pour faire germer les graines.

Les murets bâtis de galets apportés par les mouvements de l'oued et extraits des champs, calent les terrains un peu plus à l'horizontal.

Il fait beau temps ce matin, comme presque toujours.

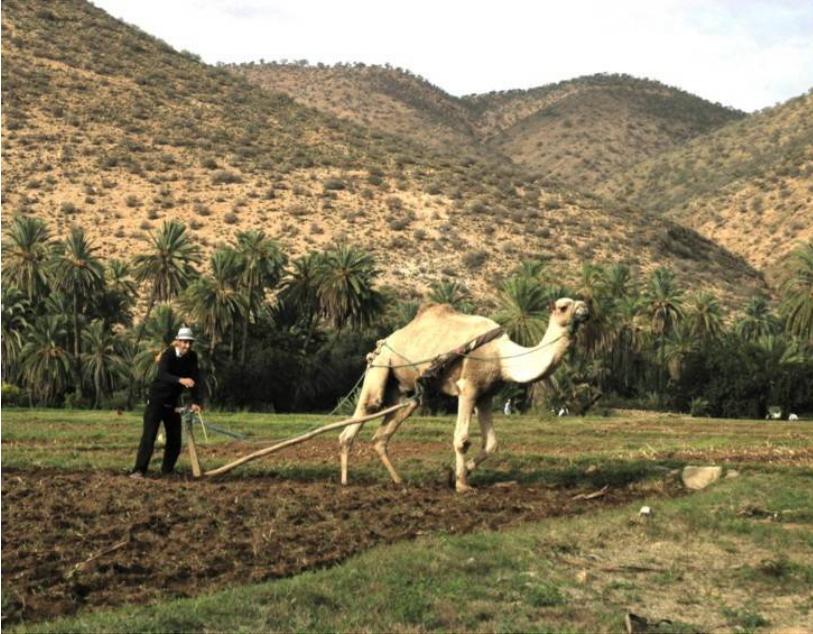
Mais surtout, en ce mois de novembre, la température est agréable. Elle permet de travailler les champs sans trop suer.

En plein été, de toute façon, on en fait moins, car l'eau est encore plus rare. On attend les orages d'automne.

Fatima a trouvé d'autres femmes, d'autres hommes, dans les champs.

Il y a Mohamed, son beau-frère du hameau d'en face, labourant à côté.

Sa houe est taillée dans un thuya, d'une seule pièce. Il faut choisir le bon tronc avec une branche solide naturellement façonnée avec le bon angle. Il y a ajouté une poignée en forme de "T", comme une sorte de guidon de bicyclette, enfilée dans un trou creusé, et ligaturée avec de la feuille de palmier.



Rudimentaire charrue, mais efficace, suffisante pour griffer délicatement la terre arable. Il ne faudrait pas faire de labour trop profond qui détruirait l'humus et la faune bactérienne fragile.

Cependant, le dromadaire doit tirer fort parfois sur le licol qui s'appuie sur sa bosse, quand le soc butte sur des pierres.

Et il lui faut tourner dans l'autre sens bien souvent ; car la parcelle est si petite que peu de pas suffisent pour la parcourir.

Tourner, ça prend autant de temps que de tracer un sillon.

Heureusement, on est riche de temps, ici.

Dans un lopin, Fatima a planté ce matin une à une de graines de pois chiches dans de petits trous creusés avec un bout de bâton. Elle a parcouru accroupie les quelques trente

mètres-carrés qu'on y consacre ; ça suffira ; il faut laisser de la place pour le reste.

Puis, le dos courbé, elle a moissonné de la luzerne avec sa faucille.

Alors qu'elle fauchait, quelques notes d'une mélodie berbère lui fit plonger une main dans son sein pour y saisir son Samsung. Aicha, sa sœur, l'a appelée.

Faucille dans une main, téléphone portable dans l'autre.

Fatima vit entre deux temps.

Pendant ces heures de labeurs, l'âne attendait, pas trop loin.

Elle l'avait entravé pour qu'il ne s'éloigne pas.

Surtout, il ne faut pas qu'il s'aventure là bas dans le champ interdit par les voisins. Ils en ont marqué la limite qu'il ne faut pas franchir par de petits empilements de galets, afin que le figuier ne soit pas pillé par les bourriquets. L'âne ne sait pas lire les signes de pierre ; mais sa maîtresse connaît la coutume. Il y aurait des cris et des heurts si elle n'était pas respectée.

Un petit moment vers midi, elle a interrompu sa besogne ; elle s'est assise pour manger une poignée de dattes tombées du palmier, et une orange cueillie dans le verger d'à coté.



Fatima maintenant, remonte avec son âne, vers son hameau du plateau.

Il est bien chargé. La récolte déborde sur chaque flanc, lui tombe sur le cou et sur l'arrière train.

Il a les oreilles bien dressées, attentives aux petits cris incessants de sa maîtresse qui l'encourage à grimper. Il le sait bien, où il doit aller ; il fait ça presque chaque jour. Il pourrait même remonter tout seul.



Mais il prendrait plus de temps ; et bien qu'on en ait à revendre, bien plus que des billets de 100 dirhams, il ne faut pas le gaspiller.

Et puis il pourrait lui prendre l'idée de fuguer, pour échapper à cette dure vie qu'on lui fait vivre.

Il n'y en a pas d'autre ici, de vie ; on n'a pas le choix.
Il faut monter là-haut, lourdement chargé.

Sa sœur Aicha, au téléphone, lui a dit qu'à Aït Baha, le village le plus proche, où elle a trouvé un emploi à l'hôtel, elle a vu une quinzaine de touristes français partant en randonnée du côté de chez elles.

Les voilà, ceux-là, qui descendent le sentier vers sa palmeraie d'Aït Moussa, pendant qu'elle en remonte. Alors elle

tire son voile sur son visage, et elle frappe avec sa badine l'âne qui s'est immobilisé un instant, distrait par ces étrangers.

Après un dernier raidillon dans les rochers, l'âne et sa maîtresse sont parvenus au hameau.

Il n'a que peu de maisons ; même pas dix, une par famille.

Ce sont des parallélépipèdes bâtis de moellons de calcaires ou en pisé banché, aux toitures plates, aux façades sobres avec très peu d'ouvertures donnant sur l'extérieur -on craint les voleurs, surtout dans les anciens temps où passaient les caravanes de colporteurs- sauf une large porte aux deux battants de bois pour entrer dans la cour.

Les maisons grandissent parfois avec le temps, si la famille s'élargit, ou si l'on veut un peu plus d'espaces de confort.

Et, pour exprimer que rien n'est terminé, on place aux angles en haut des murs des sortes de cornes de pierres. Et, si l'on a bâti "moderne" avec du ciment armé, ce sont les fers à béton qui dépassent pour signifier cela ; ils rouillent parfois longtemps avant que l'on bâtisse l'étage suivant.



Sur le pas de la porte d'entrée accédant à la cour de la maison, se tiennent les trois filles de Fatima au moment où arrive leur mère.

Elles lui disent qu'elles avaient été photographiées par un français traversant le hameau.

La plus grande lui avait lancé un "Bonjour."

"Tu n'avais pas caché ton visage, je parie !"

dit la mère, avec un vague ton de réprimande à la plus grande, tout juste pubère.

La coutume le voudrait ; mais l'aînée est un peu rebelle. Elle ne veut pas comprendre cette injonction faite aux femmes soi-disant au nom d'Allah



"Aidez-moi à décharger. Et après, vous irez aller chercher l'eau."

La journée n'est pas finie pour le bourricot. On va l'équiper de bidons de plastique -de la récup'- ficelés sur ses flancs. Les trois sœurs le conduiront un peu plus haut, au sommet du hameau, juste à trois cents pas d'âne.

Là, il y a la citerne collective.

Elle est creusée dans le calcaire du plateau ; et elle est recouverte d'une dalle de ciment. Autrefois, on bâtissait par-dessus une voûte avec des pierres, que l'on recouvrait d'argile. Le ciment c'est plus solide, dit-on, et puis plus moderne, ajoute-t-on.

Il y a un couvercle de tôle, que l'on soulève. On voit alors l'échelle de fer qui plonge verticalement, pour pouvoir descendre nettoyer de temps en temps ; pratique aussi pour remonter un enfant malhabile qui aurait chuté. Car puiser l'eau, c'est leur boulot, quand ce n'est pas celui de la mère.

On laisse tomber un bidon attaché par une corde ; on le remonte à la force des poignets -cinq ou six litres, c'est pas trop lourd- pour remplir les bidons de l'âne.

L'eau n'est pas strictement "bactériologiquement" pure dirait l'Européen délicat. C'est vrai pour ses intestins à lui ; mais pas pour ceux des gens d'ici, qui au cours des siècles ont développé la flore qui sait protéger leur corps. Et puis, la citerne est astucieusement ventilée, pour que l'eau ne croupisse pas.

En ce mois de novembre là, le niveau est particulièrement bas car les habituelles pluies de fin d'automne ne sont pas encore arrivées. Mais elles viendront bien, in sha Allah.

Si ça se trouve, il y aura de ces énormes orages venus de l'Atlantique qui s'abattent quelquefois furieusement et qui inondent tout. Après, il faudra réparer les maisons et surtout les toitures de bois et de pisée qui ne résistent pas complètement à de trop violents assauts.

Elle porte bien son prénom berbère en cette circonstance, la plus grande des filles, puisque Taghbalut, signifie "la source" et que c'est elle qui tirera l'eau du puits.

Ensuite à la maison, elle la transvasera dans les grandes jarres en poterie rondes où elle pourra rester fraîche, qui sont calées entre des moellons de calcaire dans la pièce aveugle, le

garde-manger près de la cuisine. A coté, il y a d'autres grandes jarres emplies de blé, et des plus petites pour les olives, et autres. Elles sont fermées par des couvercles de terre, pour que les rongeurs ne pillent pas ces réserves.

Les chats surveillent, aussi.

Bon, bien sûr, dans le buffet presque moderne de la cuisine, on trouve aussi des tas de bocaux et des conserves et d'autres douceurs achetées en ville.

Il faut vivre avec son temps ; celui d'hier et celui d'aujourd'hui.

Pendant que la grande tirait l'eau, ses deux plus jeunes sœurs se sont faufilees entre les plans de figuiers de barbarie, qui poussent juste à coté ; elles y avaient mis le linge qu'elles avaient lavé ce matin ; car pas d'école en ce samedi.

Les fines épines sont bien pratiques pour le retenir délicatement ; et le vent était faible aujourd'hui, juste comme il fallait pour le sécher.

Maintenant, elles le rassemblent dans un couffin.

Le plus difficile c'est de ne pas se piquer aux épines, et surtout de ne pas accrocher les belles robes.

Puis, le couffin, elles l'ont posé sur le dos de l'âne ; ça ne lui fait guère de poids en plus, par rapport à toute cette eau qu'il supporte.

Et elles sont rentrées toutes les trois ; le baudet aussi.

Le soleil est bien bas maintenant ; il descend si vite droit vers l'horizon ici, que bientôt la nuit sera là.



Fatima la mère s'active à la préparation du repas.

Autrefois, sa mère à elle faisait tout cuire dans les fours ancestraux, bâtis de terre. La fumée enfumait, puis filtrait à travers le toit qui fait abri.

Mais elle a adopté depuis longtemps le réchaud à gaz ; posé à même le sol ; on a l'habitude d'être courbé ou accroupi ici.

Bien sûr il faut aller chercher les bouteilles à la ville ; c'est l'âne qui les portera ; deux par deux, pour équilibrer.

Et auparavant, il fallait bien aller ramasser le bois.



Or ici, sur le plateau sec où ils vivent, c'est denrée rare ; il n'y a que peu de végétation. Surtout avec toutes les générations passées, qui ont peu à peu pillé la ressource.

Il y a bien l'arganier, qui est branchu, et qui, quand il n'y a pas d'eau, comme en ce moment, offre des rameaux bien secs, aptes à brûler. Mais on les lui laisse pour qu'il y fasse pousser feuilles puis baies, quand viendra la pluie.

Ces petites baies, pas plus grosses que des olives, seront cueillies. On en fera de l'huile après un long travail de décorticage fait par de laborieuses et patientes petites mains. Pour la cuisine et surtout comme cosmétique, cette "argan" sera du bon argent ; surtout si on la vend en ville aux touristes qui n'ont pas le même sens de la valeur des choses.

Au menu, ce soir, il y aura des légumes, cuits dans le grand tajine familial. Et puis du pain, de ces miches plates et rondes, dont on trempera des tranches rompues à la main dans l'huile d'olive. Et puis c'est tout pour ce soir ; comme hier soir.

De la viande de mouton, du poulet ?

Se sera pour un autre jour.

En guise de douceur le thé à la menthe bien sucré offrira du plaisir. De la théière de métal argenté, on le fera couler de haut dans les petits verres décorés, afin qu'il prenne de l'air. Et aussi afin de respecter la gestuelle de la tradition.

Depuis la cuisine, le plat a été porté dans le salon salle à manger ; et à télé aussi maintenant.

Il est grand, plus grand qu'il ne faut pour cette famille ; mais il faut pouvoir recevoir.

La pièce est propre, les murs sont lisses ; et la terre bien battue depuis longtemps est recouverte de multiples tapis aux motifs géométriques colorés.



Comme la nuit est bien tombée, il a fallu éclairer la lampe qui pend au plafond.

L'ampoule donne une lumière blanche.

C'est un de ces tubes modernes, un néon enroulé en spirale qui consomme bien moins que les filaments d'antan. Car ici, dans le hameau, on doit compter au plus juste la consommation.

Ce n'est pas comme dans les pays du Nord, où bien des gens n'ont pas encore décidé de changer les ampoules. De toute façon, dans les commerces d'ici, on ne trouve plus que des ampoules modernes ; mais pas encore là-bas paraît-il !

Et puis, les câbles de l'Office National de l'Electricité qui grimpent sur les plateaux pour alimenter les hameaux, sont un peu trop minces pour fournir beaucoup d'ampères. Donc, autant être parcimonieux autant qu'on le peut.



Après le repas, on va éteindre la lampe ; pas besoin pour regarder la télé.

Le poste pas très récent mais en couleur, est à tube cathodique, qui consomme moins qu'un écran plat.

On a ajouté un décodeur TNT pour capter TAMAZIGHT, la chaîne berbérophone, souvent sous-titrée en arabe.

On pourrait aussi la capter avec une parabole ; ce sera peut-être bientôt ; on regarderait des tas d'autres chaînes, de partout dans le monde. Ouais mais ! La grandette va trouver de la matière à se conforter dans ses idées modernes pas très conformes.

Ce soir, un reportage développe un sujet sur le tri du plastique.

On y voit le ramassage dans des rues et sur des terrains de décharge, le tri en usines et le déchiquetage avant recyclage.



Un vrai fléau ce plastique, pire que les pires plaies d'Egypte, là bas et ici.

Car ici comme là-bas, on a l'habitude depuis des lustres de porter les déchets dans son champ, dans un vague trou creusé au milieu. De toute manière, les chiens errants auront vite tout dévoré ; on ne les nourrit guère autrement ; il faut qu'ils se débrouillent seuls et se contentent de peu, comme tout le monde.

Jusqu'à il n'y a pas si longtemps, tout allait bien ; tout restait propre.

Oui mais, maintenant il y a le plastique.

Y'a les bidons. On en garde quelques-uns, pour divers usages. Mais y'en a trop, on ne sait pas quoi en faire ; on les jette.

Et puis surtout, y'a ces nombreux, petits et légers sacs, bleus, verts, jaunes, presque jolis.

On les jette aussi dans le trou.

"Je fais ce que je veux... c'est mon champ !"

Oui, mais le vent aussi fait ce qu'il veut.

Il les emporte ; et les jolis sacs multicolores s'envolent sur les plateaux et s'accrochent aux branches d'arganier et aux épines des euphorbes. Y'a mieux pour décorer.

Le temps d'hier n'est pas toujours bon pour le temps d'aujourd'hui...

Un jour, on lancera peut-être sur l'ensemble des territoires du royaume du descendant du prophète une journée de mobilisation nationale et collective pour se lancer dans un grand nettoyage.

A l'école, Taghbalut, a été sensibilisée à la question.

Un jour, sa professeure a lancé ce thème environnemental comme exercice de recherche sur Internet.

Elle y avait trouvé cet article, parlant d'une action menée à Essaouira :

"Initiative apolitique créée par des résidents marocains et européens d'Essaouira sensibles à l'accumulation de déchets dans certains quartiers de la ville, Baraka men zbel a pour objectif de sensibiliser la population locale comme les vacanciers au problème de déchets jetés sur la voie publique. Ce collectif mise sur la mobilisation du plus grand nombre : particuliers, entreprises, professionnels du tourisme ou associations tous sont concernés par ces problèmes de pollution et tous peuvent apporter leur aide au mouvement en participant bénévolement aux opérations de ramassage. La première du genre est organisée dans le quartier de la Skala le dimanche 23 novembre 2013 de 9h30 à 13h."

Ce n'est pas une journée qu'il faudra pour nettoyer les plateaux et les ravins, et les plaines du Souss et d'ailleurs, mais plusieurs ; un mois ; un an ?

En attendant, on pourrait ne plus jeter tout n'importe où ?

On essaie un peu ; parfois la collectivité creuse un grand trou à la pelle mécanique dans l'argile, comme ils l'ont fait au hameau de Aït Iftène ; un grand trou de plus de cinq mètres de

profondeur aux parois bien verticales. Pas de barrières de protection ; y'a qu'à faire attention !

On jette tout dedans. Ca va polluer ; mais avec de la terre jetée par-dessus, ce sera caché. Un peu moins pire que d'en semer partout.

Mais les ruisseaux en aval n'y gagneront rien.

Et ce n'est pas encore demain qu'on pourra étancher sa soif en traversant un oued en fond de vallon sans risquer la cagagne, ou pire. Pareil pour le Rhône, ou la Seine...

Comment faire mieux, comment collecter ces déchets vers des centres de traitements ? Avec tant de hameaux dispersés si haut, jusqu'à deux mille mètres dans les montagnes, parfois à peine accessibles par des pistes ravinées...

Il ne fallait pas inventer le plastique...

Trop tard.

Vraiment ?

Allez... On va bien trouver une solution !

Taghbalut la cherchera sur Internet.

Mais à l'école ; parce que dans sa campagne perchée, il ne faut pas compter tout de suite naviguer sur la toile du web.

Pas de câble ici.

Seulement des relais GSM, plantés assez nombreux sur les cols en altitude, pour téléphoner d'un peu partout, quoique pas tout le temps.

Mais il faudrait de la 4G, au moins de la 3.

Autre solution : la liaison satellite ; c'est trop cher et puis ça exige une électricité plus stable en tension et en fréquence que celle que l'O.N.E. est en mesure de délivrer ici.

Il faudrait un onduleur, en plus...

Pour le câble, il faut descendre plus bas dans la vallée, près des grands axes.

Adib autrement dit "le cultivé" l'a dans sa chambre, l'Internet. Adib est un cousin éloigné, dont le père a fait une petite fortune à Agadir ; on ne sait pas comment.

Alors il a bâti près du pays de ces ancêtres une grande maison moderne un peu prétentieuse, avec des balustrades autour des terrasses et des volets roulants électriques ; et il a revêtu les façades d'un rouge bien vif, pour qu'on remarque bien sa réussite.



Ainsi, l'anti-Atlas voit pousser dans ses vallées, mais aussi haut dans les bleds, de neuves demeures parfois trop m'as-tu-vu.

C'est là aussi qu'on voit le progrès qui accélère brusquement sa course.

Le progrès qui saute d'un temps vers un autre.

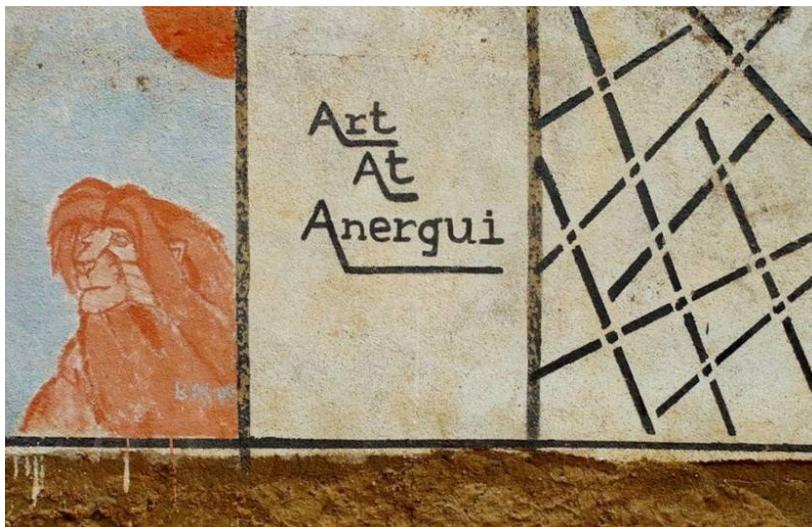
Le progrès, c'est difficile d'y aller quand on est d'ici, de ces montagnes du Maroc du Sud.

Berbères on était, y'a bien longtemps, bien avant que l'Islam venu de l'Est installe sa religion monothéiste en remplacement de l'animisme et impose son alphabet en place du tiffinagh.

Puis on nous a fait parler français et re-écrire de gauche à droite.

Et puis maintenant, y'a la tentation d'Amérique qui s'infiltré par la télé et par le web.

Sa culture s'affiche même sur des murs de pisé de hameau pourtant haut dans la montagne, où l'on tente la fusion entre le lion de l'Atlas et l'angliche :



Point commun de tous les pays dits émergents : les tiraillements entre les cultures, qui courent autour de la Terre en une fraction de seconde. Les princes de ces pays eux-mêmes encouragent leurs sujets à aller s'instruire ailleurs pour y cueillir les savoirs qui ont pris du retard à domicile ; mais simultanément, ils entretiennent la spécificité et encouragent la tradition et la morale locales.

Alors, dans la tête des enfants du pays, s'installe une sorte de schizophrénie culturelle qui les tiraille entre deux personnalités, celle d'ici et celle de là-bas.

Dans ces montagnes : deux cultures ? Non : trois.

Quatre, même avec le mirage étasunien...

Là, sur cette borne, c'est seulement trois :



Schizophrénie multiple ?

Ou alors peut-être au contraire une chance que ce multiculturalisme-là ; pour devenir plus savant, plus complet et plus tolérant, et parvenir à composer une harmonie qui germerait sur cette synthèse des mondes ; au lieu de se radicaliser dans ses croyances que l'on ne voudrait pas délaïsser, par peur de la vérité.

Car on préfère trop souvent croire plutôt que savoir.

Le progrès ça pourrait aller vers ça.

La conjugaison de tous les temps.



Taghbalut, "la source", écoule encore sa vie dans sa rustique maison du plateau. Mais quand elle est à l'école, sa professeure qui ne cache plus sa chevelure ondulée, la confronte aux tentations exotiques en lui montrant les livres, les vidéos, la magie de la "toile."

Ce soir, dans sa chambre qu'elle partage avec ses deux plus jeunes sœurs, elle écoute la nuit qui l'entoure.

Elle entend les chiens qui ont déjà commencé leur concert nocturne, s'appelant inlassablement depuis leurs repaires, façon pour eux de dire que pendant que les hommes dorment, c'est à eux qu'appartient le temps.

Elle entend aussi le tonnerre dont les roulements approchent depuis l'Ouest. Il va pleuvoir dans quelques heures, et demain aussi. Il en faut de l'eau pour faire redémarrer la nature et emplir les citernes.

Mais pas trop. Elle songe un instant à ces touristes qui sont passés l'autre jour : s'ils randonnent encore, ils risquent fort d'être bloqués par les oueds qui vont gonfler, ou sur un sentier qui s'effondrera une fois de plus...

Mais aussi elle songe sur elle-même.

Sur son devoir que lui imposerait sa tradition. S'habiller toujours avec ces costumes chatoyants ou alors porter un jeans et un T-shirt. Ecouter les lancinantes mélopées berbères d'une Aicha Tachinouite ou bien Madonna. Continuer à entretenir cette maison ou plutôt habiter dans une plus confortable.

Aller vivre à Agadir ?

Elle l'a vu en photos et aussi sur Google-Earth : y'a des jardins avec des pelouses toujours vertes, et puis la longue

plage de sable ; et un immense souk aussi ; mais surtout le moderne centre commercial Marjane ; le téléphone qui fonctionne toujours et l'Internet. Là-bas, elle pourrait en apprendre plus sur le Monde et travailler à l'améliorer.

Déjà elle pourrait moderniser celui d'ici, le sien, des ses sœurs, de sa mère.

Est-ce seulement possible : le train et le bus viendront-ils un jour assez près pour pouvoir voyager plus facilement ; et si seulement on arrangeait les routes pour se déplacer plus vite ; et si seulement on pouvait avoir de l'eau plus régulièrement... Des centrales solaires, de grands réservoirs...

Devenir ingénieure un jour, pour inventer des techniques utiles aux gens d'ici.

Mais pour demain, sa mère Fatima lui a dit qu'il faudra qu'elle fasse le pain.

Alors qu'elle s'endort,
**Son esprit se balade
entre deux temps.**



E-mails reçus, après diffusion aux participants à la randonnée :

Ulrike :

Ton récit m'a beaucoup touché, et surtout avec les photos à l'appui où j'ai retrouvé tes sources d'inspiration [...] Où sont les hommes ? Le père des trois filles ?

Annick :

Poésie, mélancolie, espoir, tristesse et joie, tout se mêle dans ce joli récit que tu nous transmets - une très bonne réflexion et analyse sur ce peuple si attirant et en même temps mal connu - j'ai pris un réel plaisir à te lire - merci également pour tes envois précédents, ils me replongent dans cet intermède qu'a représenté notre trek... Bonne ambiance, groupe chaleureux même si hétéroclite - que de bons souvenirs en ces jours un peu gris ou la magie de Noël et sa surconsommation vont reprendre le dessus - encore un grand merci pour tes écrits.

Michel :

Superbe ton texte - il rend encore plus captivant ce pays et son peuple - il constitue un antidote au poison distillé par tant de malfaisants - ce peuple chaleureux fier travailleur tu le rends encore plus émouvant - me permets-tu de l'utiliser - je pense qu'il pourrait être présent sur le site d'Allibert - la littérature manque tellement dans notre quotidien et dit souvent plus que la photo - merci beaucoup Claude - amitiés.

Mohamed :

Je te remercie pour cette superbe histoire de Fatima la berbère de l'Anti-atlas. je vois que tu as saisi le mode de vie de l'anti-Atlas. Et -en plus- tu as véritablement le sens du récit. Merci beaucoup pour ce partage. C'est gentil.

Jean-Louis & Catherine :

On vient de prendre le TEMPS avec Catherine de lire ton "conte" il nous a séduit et on t'en remercie - nous aimons cette approche à la fois poétique, humaniste et réaliste de notre irruption en terre du sud Maroc.

Eric :

Je l'ai lu d'un trait ! Il n'y a pas de photos dans la première dizaine de pages; je n'en avais pas besoin: je voyais très bien la scène, je voyais très bien l'atmosphère; j'y étais, je m'y voyais, je voyais ce que tu écrivais!

Ca me rappelle un documentaire que j'ai vu il y a quelques années au "festival du documentaire" à Lussas; le sujet était sur "l'électrification d'un village reculé de l'Atlas marocain"... et tous les problèmes-avantages-désordres-progrès-relations... etc. que ça entraînait. Une part importante était aussi réservée au TEMPS... oui, tu as bien re) senti tout ça!

Si, en plus de ta sensibilité et de ta (très) belle écriture, tu avais eu une petite caméra... ce serait un documentaire de qualité!

Merci de l'avoir partagé!

Denis :

Beau texte qui fait voyager: on y est, on entend l'orage arriver et les chiens qui hurlent à la nuit tombée.. J'ai vu la même chose dans le massif du Toubkal notamment le plastique dispersé aux quatre vents.